
lecture/écriture

Les articles adressés à Sources seront anonymement soumis à deux rapporteurs. Les rapports, également anonymes, seront communiqués aux auteurs. Les articles proposés devront être adressés (en trois exemplaires aux normes MLA + résumé de trois cents signes en anglais si l'article est en français, en français si l'article est en anglais) à :

Sources – Revue d'études anglophones, Université d'Orléans, Faculté de Lettres, rue de Tours – 45072 Orléans Cedex.



essais critiques / comptes rendus



William Trevor, *Felicia's Journey*.

Londres : Viking, 1994. 213 p. £ 15

par Sylvie Mikowski, Université d'Orléans.

“Hors zone”

Felicia, la jeune héroïne du dernier roman de William Trevor publié à ce jour, accomplit un effrayant périple au cours duquel elle est confrontée à la solitude, au dénuement, au désespoir, à la folie et la mort. Cette descente au cœur des ténèbres se déroule cependant dans le plus ordinaire et banal des décors : partie d'un petit bourg provincial d'Irlande, Felicia se perd dans les zones résidentielles et industrielles de la banlieue de Birmingham. En décrivant ce parcours, Trevor offre au lecteur une représentation quasi-photographique du paysage urbain commun à tous les pays dits riches ou développés, en cette fin de XX^e siècle : en Angleterre comme en France et ailleurs, les villes ont rejeté hors de leurs limites des éléments hétérogènes, inclassables ou indésirables, usines, entrepôts, supermarchés, mais aussi clochards, vagabonds, sans domicile fixe, donnant ainsi naissance à une culture de la zone, qu'il s'agisse de « zones industrielles », de « Z.A.C. », de « Z.U.P. », ou des gens de la zone, les « zonards » :

The industrial estate is an endless repetition of nondescript commercial buildings, each with a forecourt for parking. Trade names blaze on: Toyota, Ford, Toys'R'Us, National Tyre and Autocare, Kwik-

Fix, Zanussi, Renault Trucks, Pipewise, Readybag, Sony, Comet. Next to Britannia Scaffolding are Motorway Exhausts, then C & S Roofing, Deep Drilling Services and Tomorrow's Cleaning Today. At an intersection a little further on, All parts Vehicle Dismantlers share the corner with OK Blast & Spray Ltd. (p. 14)

Dans cet inventaire digne de Queneau, l'écrivain n'omet aucun des étranges vocables qui désignent les composants hétéroclites de ces zones que les citadins s'efforcent généralement d'éviter, anxieux de ne pas dévier de l'axe principal et de ne pas s'égarer loin des repères sociaux, historiques et culturels des centres-villes. C'est donc dans une de ces zones labyrinthiques que la jeune Irlandaise, vêtue d'un petit manteau rouge, chargée de deux sacs en plastique contenant tout ce qu'elle possède, vient s'échouer, à la recherche d'un fiancé éphémère, qui lui a dit travailler dans une usine de tondeuses à gazon de la région. Felicia veut à tout prix retrouver Johnny Lysaght car elle sait à présent qu'elle attend un enfant de lui. Ballotée de magasin en entrepôt, accueillie avec froideur, rudesse ou indifférence par les employés dont elle a du mal à comprendre l'accent anglais, Felicia rencontre au détour d'un parking, non le Grand Méchant Loup, mais le gros Mr. Hilditch, intendant de cantine dans une des fabriques de la zone, qui la prend peu à peu en charge, sous prétexte de l'aider à trouver Johnny. Mr. Hilditch pour sa part a toujours vécu dans cette petite ville des Midlands, et il en connaît chaque supermarché, chaque restaurant d'autoroute, chaque station service ; il habite un de ces pavillons qui bordent des rues toutes pareilles, où vivent des personnes âgées rivées à leur poste de télévision ; il ne s'aventure plus que rarement dans les quartiers aujourd'hui peuplés d'Indiens ou de Pakistanais, où les restaurants se nomment *The Boroda Express* ou *The Koh-I-Noor Restaurant*. Mr. Hilditch mène une existence en apparence paisible de vieux garçon, que réjouit le retour hebdomadaire de ses plats préférés au menu de la cantine : en effet, Mr. Hilditch, qui frise les cent trente kilos, attache une importance toute particulière à ce qu'il mange, et le récit de ses pensées est le plus souvent un compte rendu de ses appétits :

They sit in silence. In many ways, he considers, there is nothing as tasty as a toasted bacon sandwich. Sometimes you find a café like this won't do you one, but this morning you've struck lucky. "Bacon Sandwiches" a handwritten sign advertises. (p. 71)

Mr. Hilditch est un employé modèle, promu du rang d'aide-comptable à celui d'intendant de cantine, avec une place de parking réservée et le droit de s'asseoir dans la salle à manger des cadres. Chaque jour il salue les ouvriers à l'heure du déjeuner et échange avec eux des propos bénins sur le temps et leur santé. De son côté Felicia a perdu sa mère à l'âge de six ans et a été éduquée gratuitement chez les sœurs parce que son père est le jardinier du couvent, puis elle a travaillé quelque temps dans une usine de viande en boîtes, mais l'usine a

fermé et aucune autre dans la région n'offrait de travail. Un de ses frères s'est marié et Johnny Lysaght l'a rencontrée ce jour-là dans sa robe de demoiselle d'honneur. Felicia est à présent enceinte de quatre mois et, totalement désemparée, ne pouvant se confier à personne, elle a dérobé les économies de son arrière-grand-mère pour essayer de retrouver Johnny en Angleterre.

On le voit, les personnages inventés par William Trevor sont désolants de banalité, affligeants de médiocrité. Des individus comme eux ne suscitent généralement ni intérêt ni curiosité ; de même, ni ce qu'ingurgite Mr. Hilditch, ni le nom des magasins et des entrepôts qui peuplent les zones industrielles des banlieues de Birmingham, ni encore ce que font les sans-abri quand la nuit tombe, où ils dorment et comment ils se nourrissent, toutes ces choses que Trevor décrit longuement, ne sont censées nous intéresser. De surcroît, le sort réservé par l'auteur à ses personnages n'a rien à envier au plus ordinaire de ces faits divers qui sont rapportés brièvement dans les pages intérieures des journaux, « zone » vague placée entre les gros titres de la première page et les informations sportives. Car, on le devine rapidement, les raisons qui poussent Mr. Hilditch à secourir Felicia sont peu louables, et le nom de la jeune Irlandaise s'ajoute à une liste déjà longue de filles égarées qu'il a aussi aidées, à qui il a offert son « amitié », et dont plus personne n'a entendu parler depuis leur rencontre avec le boulimique intendant de cantine. Hilditch commence par subtiliser les économies de Felicia, afin de tenir à sa merci la jeune fille qui, un temps recueillie par un groupe d'illuminés religieux, puis par un couple de sans-abri, en vient tout naturellement à accepter son hospitalité. Hilditch la convainc de subir un avortement, et lui cache qu'il a retrouvé la trace de Johnny, engagé dans un régiment de l'armée britannique stationné en dehors de la ville. C'est de juste et par chance que Felicia échappe au sort que Hilditch lui réservait, sort identique à celui de ses « amies » précédentes. Sortie indemne de cette rencontre avec l'horreur, Felicia ne retrouvera pourtant pas le chemin de son pays natal. Le roman s'achève sans qu'il soit mis fin à son errance, et son voyage se poursuit, sans but ni raison. Le destin lamentable de Felicia, qui devient ainsi vagabonde, et de Mr. Hilditch, qui se donne la mort, ainsi que celui des personnages qu'ils croisent, citadins ordinaires, SDF, zonards ou illuminés bibliques, est raconté dans un style impitoyablement dépouillé, d'une écriture acérée et économe qui rappelle celle de Raymond Carver :

The two women at Felicia's table are talking about a third woman's unsatisfactory marriage. They are smartly dressed and made up, seeming younger than perhaps they are, fortyish. "No one could put up with Garth," one of them declares, eyeing the fingers of shortbread that have been placed on the table. "Dire, that man is." "You have knowledge of Garth, of course." "You could say." (p. 35)

Le récit, saturé de détails « vrais » – marques de produits alimentaires, noms de restaurants, de cafés, de stations-service – produit une vive impression de

trop-plein, d'excès de matérialité, identique à la surabondance des biens de consommation qui caractérise les supermarchés où Mr. Hilditch fait ses emplettes :

Finding a trolley, he pushes it through the chromium swinging barrier and makes his way to the refrigerated area, where he chooses cod in batter, faggots, garden peas, brocoli spears, four bags of chips and tubs of strawberry and vanilla ice-cream. In the fresh meat section he picks out pork chops, chicken portions and prime steak, adds celery and carrots and more potatoes from the vegetable shelves, and bourbon creams, custard creams, lemon flakies, chocolate wafers and chocolate wholemeals from the biscuit shelves. Since Mr. Kipling's Bakewell Slices are reduced, as are Mr. Kipling's French Fancies and Mc Vities' treacle cake, he helps himself to a selection, and to packets of jumbo size crisps and Phileas Fogg croutons near the pay-out, as well as a six-pack of Bounty bars. (p. 83)

Parallèlement, dans les rues du centre-ville les poubelles débordent d'objets à moitié utilisés et les errants comme Felicia se nourrissent du trop-plein rejeté par ceux qui se sont maintenus dans le flot d'une existence « normale ». Le ventre de Felicia est lui aussi trop plein d'une vie non désirée et problématique. Mr. Hilditch, obèse et boulimique, se gave de nourriture jusqu'à l'excès. De cette surabondance, à la fois objet du récit et produite par le texte même, surgit chez les personnages comme dans l'esprit du lecteur une sensation de malaise et de nausée, comparable à celle qui envahit Roquentin devant l'excès de réalité d'une racine d'arbre. L'aventure de Felicia commence par ses vomissements pendant la traversée de la Mer d'Irlande, et se poursuit par les nausées dues à sa grossesse. Le lecteur quant à lui est saisi de malaise, victime d'un « effet de réel » porté à son comble, qui suscite la défamiliarisation d'un décor ordinaire à force de connotations du familier, et engendre l'inquiétude. Ainsi, Freud remarquait dans son étude sur « L'inquiétante étrangeté » que le sens du mot « heimlich », signifiant « familier », coïncidait en certains cas avec celui de son contraire, « unheimlich ». Rappelons que pour Freud, « l'inquiétante étrangeté est cette variété particulière de l'effrayant qui remonte au depuis longtemps connu, depuis longtemps familier. » La réalité dans laquelle William Trevor nous enferme et dont il nous montre ostensiblement les détails les plus ordinaires, les plus banals, revêt en effet soudain un aspect étrange, effrayant, voire terrifiant, comme peut le devenir un simple rideau de douche lorsqu'il est filmé par Alfred Hitchcock. Trevor réussit à créer le malaise en jouant constamment avec la notion de limite, à commencer par la manière dont il utilise non la caméra, mais la technique des points de vue. Il a choisi dans *Felicia's Journey* d'alterner deux points de vue « forcément restreints » ; d'une part celui de Felicia qui, personnage naïf et innocent par excellence, porte nécessairement sur la réalité qu'elle découvre un regard limité par l'ignorance et l'incompréhension, d'autre

part celui de Mr. Hilditch qui laisse le lecteur dans l'incertitude : le personnage est-il normal ou fou ? – interrogation que l'on sait jouer un rôle central dans ce genre « limite » qu'est la littérature fantastique. Comme chez Edgar Poe, l'indécision du lecteur concernant la santé mentale de Hilditch est doublée par les interrogations du personnage à son propre sujet :

Malign, unwelcome, the content of what has crept into his recollection causes Mr Hilditch to believe he is suffering from a mental aberration; that he is moving into madness is the only explanation he can offer himself. Every morning he parks his car in the factory car park and crosses the forecourt, greeting the employees who are about, and they return his salutation, unaware. [...] And beneath the semblance of normality he achieves, scenes lightly flicker, and voices speak. (p. 189)

Ce commentaire du personnage sur lui-même peut s'appliquer également au récit, qui sous couvert de représentation mimétique (« the semblance of normality »), expose ce que le réel peut receler d'horreur et de violence, comme la simple lecture d'un journal suffit à le faire re-découvrir :

The headlines race through Mr. Hilditch's memory, culled from the newspapers he sometimes carries away from the canteen because he likes to see it tidy. Every day of the week, seemingly, cigarettes are stubbed out on the flesh of infants. Every day of the week women in their nineties suffer rape and violence. Flaming petrol is poured through letter-boxes for the fun of it. Cars are stolen, televisions are stolen. Company directors spend their employees' pensions on motor yachts. Drug addicts get their fixes over the counter in Boots, teenage girls are set alight on city wastelands. (p. 98)

La réalité est ainsi partagée en deux zones, comme est partagée la personnalité psychopathe de Mr. Hilditch : une zone apparente de bienséance, où règne l'ordre, la sécurité et la prospérité, et la hors-zone (« the city wastelands ») où est rejeté tout l'inacceptable : pulsions destructrices, folie, misère morale et psychique, violence, angoisse. La ville est cernée par ses zones industrielles. La société est partagée entre ceux qui empruntent les artères principales pour atteindre un but précis et ceux qui errent et se réfugient dans les faubourgs et les recoins obscurs de la ville pour dormir et s'abriter. Mais la frontière qui sépare le banal du fait divers, la sécurité de l'exposition au danger, la santé mentale de la folie, l'être ordinaire du « marginal », est flottante et peut reculer à tout moment, faisant glisser l'individu et le récit d'un environnement familier à un monde hostile et inquiétant. C'est évidemment ce qui arrive à Felicia, qui, partie de son village d'Irlande où elle était connue de tous, devient S.D.F. après une expérience extrême d'aliénation, pour la simple raison que son petit ami ne lui a pas laissé

d'adresse précise en la quittant : mais qui connaît les causes infimes qui ont fait basculer les vies des sans-abri, les rejetant définitivement dans la « hors-zone » ?

Hidden away, the people of the streets drift into sleep induced by alcohol or agitated by despair, into dreams that carry them back to the lives that once were theirs [...] Rejected husbands, abandoned wives, victims of chance, have passed beyond bitterness, and devote their energies to keeping warm [...] There is no arrogance among the people of the streets, no insistent pride in their sleeping features, no lingering telltale of a past's corruption. They have passed the stage of desperation [...]. (p. 102)

Passée à son tour dans la hors-zone, Felicia a cependant acquis la sérénité de ceux qui ont perdu leur innocence au cours d'un douloureux parcours initiatique. Elle sait à présent ce qu'il y a de l'autre côté de la frontière qui sépare le banal de l'effrayant, et elle a survécu à cette terrifiante traversée des apparences. Pour elle il n'y a plus de but illusoire à atteindre, plus de sens à rechercher dans un monde de toutes manières trompeur et plein de duplicité :

She seeks no meaning in the thoughts that occur to her, anymore than she searches for one in her purposeless journey, or finds a pattern in the muddle of time and people, but still the thoughts are there. Alone, no longer a child, no longer a girl, with the insistence of the grateful she goes from place to place, from street to street, binding her feet up, wet by rain that penetrates her clothes, frozen when there is ice on the gutter puddles. (p. 212)

Le destin de Felicia, ironiquement prénommée ainsi par son père en mémoire d'une révolutionnaire morte sur les barricades de Pâques 1916, était de toute façon celui d'une victime, comme le laisse entendre William Trevor, et qu'elle ait quitté ou non l'Irlande ne change rien au schéma d'une vie nécessairement vouée à l'impasse, tant ce pays – celui où est lui-même né Trevor, dans une petite ville provinciale comparable à celle de Felicia – constitue aux yeux de l'auteur, exilé depuis longtemps en Angleterre, une autre hors-zone. Le tableau qu'il dresse de l'Irlande contemporaine, tout aussi réaliste que sa peinture de la banlieue de Birmingham, se compose de chômage, d'ennui, de bigoterie, de misère culturelle, économique et psychique. Les jeunes errent, désœuvrés, du pub à l'unique cinéma et à la discothèque, en rêvassant vaguement à l'amour. Un des frères de Felicia épouse la fille du marchand de vélos et s'installe avec elle au-dessus du magasin. Une de ses amies envisage d'épouser un homme âgé parce qu'il possède un peu d'argent. Johnny Lysaght a trahi les idéaux nationalistes, qui se perpétuent de génération en génération, pour échapper à la paralysie locale et s'engager dans l'armée britannique, ce qu'il n'a pas voulu avouer à Felicia. Le père de Felicia, homme frustré et taciturne, aurait souhaité que

sa fille accepte un emploi à mi-temps pour qu'elle puisse s'occuper de l'arrière-grand-mère presque centenaire, que l'on vénère comme une relique sacrée parce que son mari fut tué par les « Black and Tans » trois jours après leurs noces. Car la seule richesse à laquelle on s'accroche, comme au dernier fragment d'une identité perdue, dans cette société asphyxiée, ankylosée et aboulique, c'est un passé mythique que l'on ressasse inlassablement, et dont on collectionne les vestiges, si pitoyables soient-ils. Ainsi le père de Felicia ne sort de son silence que pour commenter les vieilles images et les vieilles coupures de journaux datant de la Guerre d'Indépendance, qu'il a collées au dos d'échantillons de papier peint, dont ce discours d'Eamon de Valera :

The Ireland which we have dreamed of would be the home of a people who valued material wealth only as the basis of right living, of a people who were satisfied with frugal comfort and devoted their leisure to the things of the spirit; a land whose countryside would be bright with cosy homesteads, whose fields would be joyous with the sounds of industry, with the romping of sturdy children, the contests of athletic youths, the laughter of comely maidens; whose firesides would be forums for the wisdom of old age. It would, in a word, be the home of a people living the life that God desires men should live. (p. 26)

Un discours si éloigné de la réalité des besoins de l'Irlande qu'il conduisit le pays droit à l'impasse ; comme si, sous-entend Trevor, il était toujours malsain et pathogène de travestir le réel par des paroles enjôleuses, chose que l'écrivain, comme nous avons tenté de le montrer, se garde bien de faire. Écrivain irlandais ayant choisi de vivre et de faire carrière dans l'ancienne nation colonisatrice – William Trevor a reçu en Grande-Bretagne de nombreuses distinctions pour son œuvre – il dresse dans *Felicia's Journey* un portrait inquiétant de l'Irlande, sorte de hors-zone en bordure de l'Europe, dont la jeunesse est vouée à une errance sinon désespérée, du moins douloureuse et porteuse de multiples questionnements, qui ne trouve d'apaisement ni dans l'exil ni dans le retour, ni dans le « heimlich » ni dans le « unheimlich ».